

teodoro gilabert

fontaine

autobiographie de l'urinoir
de marcel duchamp

l'œil ébloui

© l'Œilébloui, 2017

ISBN: 978-2-9541432-9-3

DANS LES BRAS D'UN INCONNU

JE VIENS DE TRENTON, dans le New Jersey, aux États-Unis d'Amérique. Je suis né à une date incertaine, je connais juste l'année, 1917, à moins que ce ne soit 1916, cela a si peu d'importance pour moi. J'ai d'abord vécu sur mon lieu de naissance, dans une grande manufacture d'objets métalliques, la J.L. Mott Iron Works Company, une des plus réputées du pays. J'y suis resté peu de temps, dans le bruit et la fumée, au milieu des ouvriers et des manutentionnaires, car j'ai déménagé à New York, sur l'île de Manhattan. J'ai alors pris le bateau pour la première fois de ma vie afin de traverser l'Hudson et j'ai été fortement impressionné par cette courte croisière. C'était comme si je partais m'installer dans un autre pays, plus riche, plus moderne. Nous sommes d'abord passés devant la statue de la Liberté, offerte par les Français pour célébrer le centenaire de l'indépendance de notre pays, puis nous avons aperçu au loin Brooklyn Bridge, un immense pont métallique,

et surtout les gratte-ciel qui grossissaient au fur et à mesure de notre approche vers le port de New York. Nous avons croisé une multitude de bateaux: des péniches, des cargos, les derniers grands voiliers encore en activité, mais j'ai préféré les paquebots en provenance d'Europe, accueillis par les jets d'eau des pompiers. Ils ressemblaient, en moins élégants, à ce fameux *Titanic* qui n'est jamais arrivé en Amérique.

Sur les quais, j'ai tout de suite senti la différence avec Trenton. Quelle agitation ! Je découvrais la ville qui faisait rêver le monde entier. Les gratte-ciel étaient encore plus impressionnants lorsque l'on était à leur pied. Les nouveaux arrivants avaient tous la tête en l'air, dans cette ville verticale. Les New-Yorkais, eux, paraissaient habitués et marchaient très vite, le regard droit, pour éviter les obstacles. J'avais seulement traversé l'Hudson, le fleuve qui sépare l'île de Manhattan du New Jersey pour se jeter dans l'océan Atlantique, et pourtant j'étais dans un autre monde, presque sur une autre planète.

Une fois sur le quai, j'ai attendu une journée entière avant que l'on vienne me chercher avec une sorte de camionnette découverte. Elle ressemblait aux pick-up que les Américains affectionnent

tant aujourd'hui, sans doute parce que cela rappelle les carrioles de leurs ancêtres pionniers partis à la conquête de l'Ouest. Cette longue attente n'a pas été pénible, et je ne me suis pas ennuyé un seul instant tellement le débarquement des marchandises et des passagers était un spectacle passionnant. Une ambiance très particulière puisque l'on parlait toutes les langues sur le quai, au milieu des caisses de poissons qui sentaient mauvais. Des immigrants arrivaient tout juste d'Ellis Island où ils avaient subi une sélection sévère avant d'entrer réellement dans le pays qui les avait fait tant rêver. À la sortie du bateau, ils étaient livrés à eux-mêmes et désemparés, surtout lorsque personne ne venait les accueillir. J'imaginai leur désarroi et j'éprouvai surtout de la peine pour les enfants qui s'agrippaient à leurs parents comme à une bouée de sauvetage.

Moi, je n'ai pas été abandonné, on s'est même très bien occupé de moi. J'étais mieux traité qu'à Trenton, j'avais l'impression d'être devenu important. Il suffisait de voir avec quelles précautions on m'a posé dans la camionnette. Je n'étais pourtant pas en verre !

On m'a ensuite installé dans un superbe immeuble donnant sur la prestigieuse 5^e avenue,

au coin de la 17^e rue. À Trenton, je n'intéressais personne alors que là, je recevais de la visite en permanence. C'était normal puisque je n'étais plus dans l'usine, mais dans le showroom de la J.L. Mott Iron Works Company. Lorsque quelqu'un entrait, l'ouverture de la porte déclenchait une sonnerie électrique qui me sortait aussitôt du sommeil. C'était surprenant car les gens allaient et venaient, sans vraiment oser me regarder. J'étais forcément important puisque l'on m'avait installé dans un magasin d'exposition situé sur l'une des plus belles avenues du monde, mais j'avais aussi compris que j'étais différent des autres.

Ma meilleure amie était en fonte émaillée, avec des pieds tulipés, dans l'esprit Art nouveau. Il paraît que c'était très à la mode en Europe depuis la fin du XIX^e siècle. Les gens osaient la toucher, caresser ses rondeurs. Je ne comprenais pas ce qu'une baignoire pouvait bien avoir de plus que moi. Un jour, j'ai même été choqué. Une famille est entrée dans le magasin, un couple et trois petites filles. La plus jeune, très jolie avec ses longs cheveux bouclés, vêtue d'une robe en coton toute blanche ornée de rubans bleus, s'est approchée de moi. Elle avait lâché la main de sa mère et s'était mise sur la pointe des pieds

pour regarder au fond de ma cuvette en céramique. J'étais très heureux de sentir ses petites mains m'agripper et de croiser son regard plein de malice. Et puis brusquement, j'ai sursauté en entendant la grosse voix du père :

« Laisse cette chose tout de suite, Anna, il ne faut pas toucher cela ! »

La mère, vexée d'avoir relâché sa surveillance, a aussitôt arraché sa fille de cet objet interdit. Je n'avais pas tout compris, et j'aurais voulu lui parler, demander des explications au mari qui entraînait sa famille dans la rue en criant à sa femme qu'ils ne pourraient pas continuer les achats pour leur villa de Long Island si elle n'était pas capable de surveiller ses filles. J'aurais pu aussi demander des explications à ma copine baignoire, mais je n'osais pas. J'estimais que cela aurait été plutôt à elle de m'expliquer pourquoi on ne m'aimait pas et de me consoler, par solidarité. Il y avait un miroir au-dessus d'un lavabo, juste en face de moi, et j'essayais de comprendre, en observant l'image qu'il me renvoyait, ce qui me rendait intouchable par une petite fille. Je n'étais ni laid ni sale, pas dangereux non plus. Mais il est vrai que j'étais sans style. Je n'étais pourtant pas convaincu de la supériorité des objets Art nouveau,

et j'estimais que les Français avaient bien raison d'y percevoir un style « nouille » depuis que toutes les bouches de métro, à Paris, avaient été conçues de cette manière. Je n'avais pas besoin d'un tel maquillage végétal pour être beau. Un jour, j'ai entendu un client dire, en parlant de moi, que j'étais « fonctionnel ».

Voilà, j'étais fonctionnel et fier de l'être ! Persuadé aussi que l'Art nouveau passerait de mode et que l'on se rendrait compte un jour de l'intérêt de la simplicité des formes. En réalité, je camouflais mon complexe d'infériorité derrière une prétendue supériorité à laquelle je ne croyais guère. Ceci expliquait aussi pourquoi je ne parlais plus à cette baignoire. Je la regardais de haut, depuis la table sur laquelle on m'avait installé. Je me prenais un peu pour une statue, posée sur un socle, alors que la baignoire était à même le sol, comme un vulgaire appareil sanitaire. Je n'avais plus d'amis dans le showroom, mais je sentais que ma nouvelle assurance changeait le regard que les visiteurs portaient sur moi.

Un jour, un client entre dans le magasin. Pour une fois, je ne dormais pas. J'ai tout de suite vu qu'il était différent des autres. Il n'a même pas jeté un regard aux objets à la mode ni aux robinets

dorés qui fascinaient tant les visiteurs habituels. Il est venu directement vers moi et cela m'a effrayé. J'ai d'abord pensé qu'il s'agissait d'un manutentionnaire venant me chercher pour me ramener à l'usine, à Trenton, puisque je n'intéressais personne ici. Mais cet homme était trop bien habillé, un peu négligé et froissé, mais chic. Et puis, je l'ai vu tourner autour de moi en m'observant de près. J'étais intimidé car, d'ordinaire, on se contentait de me regarder de loin, dans le meilleur des cas. Il y a bien eu cette petite fille, Anna, mais cela n'avait duré que quelques secondes. Là, c'était interminable, et je n'osais même pas ouvrir les yeux. Je ne sentais aucune admiration dans son regard, mais une profonde réflexion. Il s'est ensuite reculé pour m'envisager dans mon environnement. C'était cela qui m'avait le plus surpris, son intérêt n'était pas lié à ma fonction, mais à mes formes. Un humain aurait sûrement rougi face à une telle intensité du regard, mais moi, j'étais protégé par la qualité de mon émail.

Lorsque j'ai rouvert les yeux, il était encore là, accompagné d'un vendeur. Il devait discuter de mon prix d'achat, sans cesser de me regarder. J'ai compris que ce bel homme d'une trentaine

EXTRAITS
PAGES 7 À 13 SUR 75 PAGES

imprimé en novembre 2017
en sept cents exemplaires

sur les presses de l'imprimerie
Les Hauts de Vilaine
à Châteaubourg en Ille-et-Vilaine

dépôt légal : décembre 2017